

Entre l'homme et le chien
Pour une ethnographie du fait socio-animal

Albert Piette

« CHIEN. Mammifère domestique dont il existe de nombreuses races élevées pour remplir certaines fonctions auprès de l'homme (...). Tout animal de l'espèce des Canidés (...).

ANIMAL. Être vivant organisé, doué de sensibilité et de motilité (...).

HOMME. Être appartenant à l'espèce animale la plus évoluée de la Terre (...). Mammifère primate, famille des Hominiens, seul représentant de son espèce (...). Principaux caractères spéciaux à l'homme : station verticale, différenciation fonctionnelle des mains et des pieds, masse plus importante du cerveau, langage articulé, intelligence développée, en particulier faculté d'abstraction et de généralisation (...). » (Le petit Robert)

1 Le dictionnaire atteste que, d'un point de vue biologique, l'homme est un animal, un mammifère comme, par exemple, le chien. Du point de vue des sciences sociales, l'homme est de fait privilégié de par ses caractéristiques spécifiques grâce auxquelles il réalise ce qui est devenu l'objet de la sociologie et de l'anthropologie : des rapports sociaux, des représentations, des institutions... Et l'étude de l'animal, celui qui n'appartient pas à la famille des Hominiens, est réservée à d'autres disciplines.

2 Il se fait que, dans les situations s'enchaînant au cours d'une journée, les hommes entrent en interaction avec des êtres, disons des actants, qui n'appartiennent pas à l'espèce humaine, tels que les dieux ou les animaux. Parmi ceux-ci, le chien domestique, figure prototypique, proche parent du loup, aurait intégré les groupes humains il y a un peu plus de 10.000 ans, devenant un interactant privilégié des hommes. Sous l'effet progressif du processus de domestication, le chien a modifié sa physiologie et son comportement, réussissant ainsi à inclure son propre espace dans celui des humains.

3 La multiplicité en particulier contemporaine des cohabitations domestiques mettant en présence hommes et chiens génère un fait social associé à différents enjeux comme les déterminations sociales motivant l'acquisition de tel ou tel animal, les effets économiques autour de la gestion de la santé et du bien-être général des animaux, ou encore les conséquences psychosociales et relationnelles que provoque la présence d'un chien sur le développement d'un enfant. L'enjeu épistémologique de telles recherches réside dans le statut analytique donné à l'animal. Il apparaît alors que les interactions proprement dites entre les hommes et les animaux – le chien n'est dans ce texte qu'un exemple parmi d'autres – sont un objet évité par les sciences sociales.

Les approches classiques : les hommes ou les animaux

Un bref point synthétique sur les travaux existants permet de distinguer quatre types d'approches. A leur manière ils évitent de penser la spécificité de l'animal comme interactant des humains.

Il y a d'abord l'approche des disciplines zoologiques comme l'éthologie et la psychologie animale focalisant exclusivement sur l'animal. Elle peut se réaliser en observant de l'extérieur des comportements, des processus cognitifs par lesquels « un animal surmonte et résout les difficultés que lui pose son environnement physique et biologique pour vivre, survivre, et se reproduire » (Ruwet, 1975 : 9). Il s'agit alors de repérer des schèmes comportementaux ou cognitifs pertinents et significatifs pour leur fonction adaptative dans un écosystème spécifique : hurler, faire tel mouvement de la queue, tendre les oreilles, se coucher sur le côté, etc. L'observation vise les relations intraspécifiques des chiens en meute et aussi, bien sûr, des relations interspécifiques, en particulier avec l'homme, sans que celui-ci ne soit alors l'objet à proprement parler de la recherche¹. Tout au plus,

il constitue une variable pertinente de l'environnement avec laquelle les comportements du chien sont en corrélation : le maître est-il un homme ou une femme, est-il présent toute la journée, y a-t-il des enfants dans la maison..., l'animal présentera telle ou telle caractéristique dans sa modalité d'interaction avec ses partenaires humains. L'éthologie peut également préférer une démarche de type anthropologique consistant, comme l'ont fait S. Strum avec des babouins (Strum, 1990) et A. Zahavi avec des oiseaux (Despret, 1996), à suivre les animaux dans leur espace quotidien et à se faire accepter à partir d'une technique d'immersion progressive. Mais à nouveau ce qui est en jeu dans cette perspective récemment labellisée « sciences sociales des animaux », « zoologie culturelle », « ethnographie des mondes animaux » (Lestel, 2001), c'est le repérage des compétences sociales des animaux à construire entre eux un lien social à travers des rapports de hiérarchie, de compétition.

Cf. par exemple, K. Lorenz (1970 et 1976) et J. Serpell (...)

La deuxième approche consiste dans l'analyse sociologique des relations sociales, des systèmes de pratiques ou de représentations associés à l'animal et au chien en particulier, mais ce dernier ne semble qu'un prétexte aux yeux du chercheur préoccupé par les activités et les infrastructures humaines concernant le système domestique en général et plus particulièrement la reproduction, la consommation, l'élevage ou la mort de l'animal². Dans ces recherches, ce n'est pas le chien comme actant intrinsèque qui est étudié mais bien des pratiques ou des représentations sociales qui lui sont associées, spécifiques, par exemple, à une région (Chevallier, 1987) ou encore des activités ritualisées comme celles se déroulant au cimetière d'animaux d'Asnières (Barbichon, 1997). A l'origine même de différentes formes de relations sociales ou de configurations institutionnalisées, le chien se pose ainsi en révélateur privilégié de sens, en particulier à travers les pratiques normatives et prescriptives visant à contrôler sa place dans l'espace humain.

Dans ce type d'approche, les travaux sont relativement (...)

Un troisième type de recherches, directement dérivé des précédentes, consiste à dissoudre l'animal comme actant spécifique en analysant, hors situation, à quelles valeurs et représentations culturelles il renvoie et dont il n'est que le signe, le symbole, la métaphore. Ce n'est pas en lui-même que l'animal est intéressant mais parce que les pratiques dont il est l'objet disent quelque chose sur la culture ou la société. Dans cette optique, il s'agit, par exemple, de comprendre comment les différents changements, dont témoignent les rapports entre les animaux domestiques et les hommes, dans les sociétés occidentales, sont un miroir de la « modernité », et en même temps un effet de celle-ci dans la mesure où la présence accrue de ces animaux domestiques viendrait compenser une atomisation des contacts sociaux (Franklin, 1999). Révélateur des transformations et des tensions, l'animal peut aussi être un élément signifiant dans un système taxinomique dans lequel les capacités métonymiques ou métaphoriques du chien, du léopard, du crocodile disent quelque chose sur les modalités de la représentation symbolique et du fonctionnement de l'esprit³ : l'animal comme bon à penser mais non à observer.

A ce sujet, cf. C. Lévi-Strauss (1962 : 270-286) ou D. (...)

La quatrième approche met également entre parenthèses le statut interactionnel de l'animal, faisant de celui-ci une variable statistique mise en rapport, par exemple, avec le capital économique et culturel du maître. Telle est la perspective d'une enquête menée par F. Héran et associant la nomenclature des catégories socio-professionnelles à « des variations considérables de la répartition sociale des animaux domestiques » (Héran, 1988 : 326). Et plus précisément encore, la possession des chats et des chiens et des différentes races de ceux-ci est présentée comme « un système structural d'oppositions »

« Le résultat est d'une clarté surprenante : entre le pôle canin et le pôle félin, le champ de possesseurs d'animaux domestiques est fortement structuré par le rapport du capital culturel au capital économique, tel que P. Bourdieu a pu le mettre en évidence dans bien d'autres formes de communautés (...) A la cynophilie très « cattophobe » des professions dont le sort est lié à la sauvegarde d'un patrimoine économique (patrons de commerce et de

l'artisanat, camionneurs) ou qui sont préposés à la défense de l'ordre (policiers, militaires, contremaîtres), s'oppose diamétralement la « cattiephilie » très cynophobe des intellectuels et des artistes, suivis en cela par les instituteurs, les travailleurs et les fonctionnaires, qu'ils soient employés ou cadres. Les ouvriers, pour leur part, pratiquent plus volontiers la coexistence des deux espèces. » (p. 326)

Le texte est clair mais nous ne savons encore rien sur la spécificité de la présence du chien dans une famille humaine.

Le fait socio-animal

Tandis que le discours zoo-éthologique déplace dis-ci-pli-naire-ment l'analyse vers l'animal considéré dans une sorte de pureté naturelle comme s'il était indépendant des hommes, le discours socio-anthropologique déplacerait l'analyse vers les relations sociales des humains entre eux à propos des animaux qu'ils aiment, élèvent ou tuent. Il y a comme une impossibilité méthodologique à penser ensemble les hommes et les animaux. Elle n'est pas sans rappeler la même difficulté, surmontée aujourd'hui par la sociologie des sciences, qui isolait d'un côté les relations sociales des chercheurs réservées aux sciences sociales et de l'autre côté le fait scientifique présenté comme une boîte noire réservée aux sciences naturelles. Focalisée sur l'ethnographie des pratiques ordinaires des auteurs, l'analyse des sciences proposée par B. Latour (1989) et M. Callon (1989) veut prendre au sérieux l'action des physiciens, chimistes, et autres chercheurs et en même temps les faits scientifiques qu'ils construisent au jour le jour dans leur laboratoire. En observant la science en train de se faire, l'ethnographe cherche à respecter son objet, le fait scientifique. D'une part, il décrit sa construction en faisant appel à un « réseau » comprenant des humains mais aussi des objets mis à contribution pour assurer ladite construction et la stabilisation du fait scientifique. D'autre part, il rend compte de ce que ce même « fait » est capable de faire et de faire faire. C'est une difficulté méthodologique analogue que nous avons nous-même rencontrée en travaillant sur le fait religieux victime lui aussi d'un écartèlement analytique réservant d'un côté l'analyse du social dans ses expressions diverses aux sciences sociales et isolant, pour la théologie, l'analyse des acteurs divins comme actants proprement dits capables d'agir situationnellement (Piette, 1999). Avec le fait scientifique, c'est sa naturalité consi-dérée comme irréductible aux divers rapports sociaux qui expliquait la tension méthodologique évoquée.

Avec le religieux c'est, pour certains, la transcendentalité de l'être divin qui justifiait la réserve méthodologique et conceptuel des sciences sociales. Pour d'autres, l'excès de culturalité faisait des divinités des illusions ou hallucinations méprisables dont il n'est pas pertinent d'analyser leur rôle d'interactant en situation. Avec les animaux, nous avons l'impression qu'il s'agit d'une certaine façon de cumuler l'effet de naturalité les excluant de l'objet sociologique ou anthropologique mais aussi l'effet de mépris voire de dérision qui en fait un objet moins noble, en tout cas plus évident et plus familier, donc moins intéressant à penser que les trous noirs et tout autre fait scientifique mobilisant l'intérêt des physiciens, des chimistes. Par ailleurs, il semble de fait plus facile au sociologue ou à l'anthropologue de faire agir, et plus précisément de penser l'action en situation d'un être invisible, par rapport aux propres actions des humains que de décrire la complexité des attributs, comportements et mouvements d'un animal et de penser que cette analyse revient à d'autres disciplines comme l'éthologie, la psychologie animale.

Et pourtant le chien, tel qu'il est présent dans son panier dans le salon de la maison ou au bout d'une laisse sur les trottoirs, est bel et bien un « fait socio-animal ». Nous indiquons par là qu'il est lui aussi le résultat d'un réseau composé de quelques éléments associés et interagissant selon des modalités diverses faisant de l'animal une entité sociale construite. Dans ce processus de constitution du fait social « chien », commencé il y a plusieurs millénaires mais qui n'est de fait jamais terminé, il y a bien sûr des humains, des objets divers, des normes juridiques, des références éthiques, des effets économiques, et aussi les animaux eux-mêmes avec leurs caractéristiques génétiques, physiologiques, cognitives (d'ailleurs modifiables et modifiées tout au long de l'histoire de la domestication) et relationnelles issues de leur propre vie intraspécifique. C'est ici que le spécialiste des sciences sociales doit maîtriser une information contextuelle, sur l'histoire et la spécificité comportementales et

cognitives de l'animal comme il le ferait et qu'il le fait avant tout travail de terrain lorsqu'il lit des livres, des articles, qu'il interroge le contexte, le passé ou les caractéristiques élémentaires du groupe d'humains sur lequel il a choisi de travailler.

Les animaux domestiques, dans leurs propres relations (...)

Le fait socio-animal est un objet socio-anthropologique à penser mais surtout à observer au sens strict du terme en situations concrètes. Et c'est sur ce point méthodologique que le bât blesse et d'autant plus que l'être ainsi construit par cette combinaison historique et situationnelle est aussi capable, précisément en interaction avec les hommes, d'autonomie, d'agir et de faire agir. Il faut penser ensemble tant le travail de construction du fait socio-animal que la présence de l'animal dans sa spécificité interactionnelle. Un tel point de vue nécessite des recherches ethnographiques visant à observer les interactions entre l'homme et l'animal. A ce titre, D. Lestel valorise la notion de « communauté hybride » pour désigner l'association interspécifique entre les hommes et les animaux, fondé « sur des intérêts réciproques et des échanges mutuels » (Lestel, 1996 : 60). Mais nous pensons qu'il faut déplacer, en tout cas préciser l'échelle d'observation choisie. C'est moins la communauté dans son ensemble qu'il importerait d'observer en détail que l'interaction en elle-même, à travers l'enchaînement des séquences d'actions accomplies en situation entre l'homme et l'animal. Aujourd'hui, « le rapport de l'homme à l'animal » fait partie des grands débats de société : en témoignent les épreuves difficiles des dernières années dans le domaine de l'élevage, les nouvelles orientations éthiques et écologiques. Il importe de profiter de ce contexte pour penser à nouveaux frais le « fait socio-animal » et en particulier de légitimer une focalisation micro-ethnographique sur ce type d'interaction.

Sur base d'un tel travail d'observation, l'orientation analytique peut être plurielle. On peut penser par exemple à l'utilisation des concepts issus de l'œuvre de Goffman et tester ainsi, dans l'enchaînement des courtes séquences entre un homme et un chien au sein d'un même foyer domestique, la pertinence heuristique des notions de « tenue », de « déférence », de « tact », de « figuration », de « scène », de « coulisse », etc. Une remarque préalable cependant : pour-quoi l'absence jusqu'à ce jour d'analyses interactionnistes des situations mettant en présence hommes et animaux alors qu'existent les analyses d'interactions entre les hommes et les objets, ces derniers sources d'informations et support de manipulations (comme une billetterie automatique, des ustensiles de cuisine, une photocopieuse) (Conein, 1997). Et s'il y avait là une autre raison de l'évitement socio-anthropologique de l'animal ?

Le chien : une présence paradoxale

Ainsi, que se joue-t-il dans une interaction entre un chien et un homme, ou plus justement dans une situation domestique mettant en coprésence l'un et l'autre ? La relation entre les chiens et les humains comporte au moins deux caractéristiques : elle est asymétrique et particulière. Et c'est la conjonction de ces deux qualités qui constitue sa spécificité et son intérêt socio-anthropologique.

L'asymétrie

La place d'un chien dans une famille est directement dépendante d'un dressage qui consiste en un acte autoritaire, tantôt plus diffus, tantôt plus systématique, visant à soumettre l'animal à la présence humaine. Réalisé dans un centre d'« éducation canine » par un professionnel ou à la maison par le maître lui-même, le dressage vise à détenir une prise sur le chien même si, en acte, il intègre subtilement et progressivement la spécificité de l'animal concerné. Pour l'homme, l'opération consiste en un mélange d'expressions gestuelles et faciales, d'une gamme d'intonations allant de l'agressivité à la douceur associées à un petit nombre d'expressions verbales (« couché », « assis ») et quelques accessoires élémentaires (trompette, sifflet...)⁵.

Cf., par exemple, A. Fatio (1998).

« L'action domesticatoire répond à une logique de pouvoir et de séduction sur l'animal ; elle est action sur l'animal avant d'être action pour l'homme » (J.-P. Digard, 1999 : 109)

Cet auteur insiste sur le « besoin mégalomane » et le « zèle dominateur » de l'homme. Elle constituerait même, selon d'autres interprétations sociologiques, un enjeu d'autorité palliant, ou, en tout cas, opposée aux difficultés de la relation entre parents et enfants (Yonnet, 1985). Ainsi, le dressage implique non seulement de soustraire l'animal de la vie « sauvage », « errante » mais, en même temps, une forte dépendance de celui-ci par rapport aux humains quant à sa nourriture, son bien-être, etc. Ce que cherche l'humain c'est, de fait, une maîtrise de la mobilité de l'animal à qui il apprend précisément à répondre à l'appel, à le suivre de telle façon et à telle distance, à l'attendre sans bouger...

Cette maîtrise apparaît comme d'autant plus nécessaire qu'elle ne peut être associée à une communication verbale réciproque, à un savoir partagé d'informations auquel les deux actants pourraient se référer en cas de désaccord. Le dressage implique ainsi une subordination de l'hyperactivité perceptive du chien naturellement prêt à réagir, renifler, explorer, etc., et en même temps une focalisation de son attention sur son maître, qu'il regarde souvent (alors que celui-ci le fait plutôt rarement et de manière diffuse), qu'il suit de près à la maison ou sur les trottoirs. Se déploie ainsi une relation asymétrique entre l'homme et le chien qui n'est pas d'abord un interlocuteur pertinent avec lequel le maître communiquerait en une tension de sens. Pour l'homme, le chien est plutôt un actant non critique, sans jugement et sans enjeu de compétition menaçante.

La particularité

Cette dimension est le corollaire direct du dressage et de la familiarisation d'un animal particulier dans un espace domestique avec des humains tout aussi particuliers, de telle sorte que le lien constitué n'est pas généralisable pour l'animal avec d'autres humains, ni pour ceux-ci avec d'autres animaux en dehors de ce processus de familiarisation. Ce lien particulier est une sorte d'attachement réciproque empreint d'amour. Subordonné, le chien est aussi mobile. Il bouge, parfois de manière imprévisible, mais souvent en synchronie avec son maître auprès duquel il sollicite un contact physique, en particulier tactile. L'attention, le soin, l'affection dont le chien familier est l'objet ne seraient pas dissociés, selon les spécialistes, de ses aspects comportementaux, cognitifs, physiologiques infantiles (accentués dans certaines races minia-turisées) comme si les humains pouvaient avec l'animal prolonger leurs tendances maternelles ou parentales. Il y a aussi les propres capacités expressives non verbales du chien grâce à sa musculature faciale, dans laquelle l'homme lit des sentiments comme la joie, la tristesse, l'amour (Digard, 1990, et Serpell, 1986).

Dans d'autres situations, l'expression réciproque des sentiments peut faire place à une interaction conflictuelle, l'animal devenant alors une contrainte, une nuisance à éviter, à déplacer, à contourner. De telles attitudes génèrent une anthropomorphisation de l'animal au moins selon trois registres : l'attribution souvent explicite et valorisée de capacités cognitives ou affectives spécifiques (planification, préférence, mémoire, intentionnalité, ruse, intelligence), la reproduction ponctualisée des comportements humains (saluer, jouer à la balle) ou l'achat, marginal, d'objets humains (vêtements, brosses à dents). Comme s'il s'agissait, par cette sorte de travestissement, de confondre, en tout cas de réduire l'écart entre le chien et l'homme (Bouissac, 1972). Nous l'avons dit, la dimension particulière de cette relation est réciproque. Elle vaut pour le chien qui ne sera « familier » qu'avec les humains avec lesquels il coexiste. De même, ceux-ci ne témoignent de gestes affectifs qu'à leur(s) chien(s) familier(s) mais aussi ne sont témoins, dans cette relation particulière, de performances cognitives spécifiques que pour leur seul animal auquel il réserve quasi exclusivement une distinction anthropomorphique. Mais ces attitudes constituent un faux excès de ressemblance dont l'homme n'est pas dupe. Il sait que le chien est un animal, et c'est cette différence spécifique qu'interactionnellement il affirme constamment et à laquelle il prend du plaisir. Même si l'homme attribue au chien des capacités cognitives et émotionnelles, il n'a aucun doute sur la différence qui existe entre lui et l'animal. En acte, l'interaction de l'homme et du chien ne témoigne pas d'une réelle humanisation de l'animal.

Cette ambiguïté par laquelle l'homme ne peut aller au bout des choses, dans une direction ou dans une autre, n'est pas sans rappeler, comme le dit G. Lenclud (2000), la dualité des représentations et des pratiques par lesquelles les Romains adressaient un culte très honorifique à leur empereur divinisé mais, lorsqu'il s'agissait de prières ou d'ex-voto, s'adressaient aux seules divinités de leur panthéon. Plutôt qu'un enjeu, un problème épistémologique, l'anthropomorphisme est ainsi pour le sociologue ou l'anthropologue un objet d'observation. C'est l'anthro-pomorphisme en acte, en train de se faire ou de ne pas se faire qu'il cherche à repérer dans les interactions verbales et/ou non verbales entre l'homme et l'animal. A travers cette double caractéristique relationnelle, asymétrie et particularité ou subordination et affection, se profile sans doute la spécificité de la présence du chien et des animaux en général.

Lorsqu'il s'agit d'observer le chien dans un espace domestique, il est important de suivre les séquences d'actions par lesquelles l'homme et le chien entrent en interaction proprement dite. Dans ce cas, celle-ci constitue bien un ensemble de signes pertinents non seulement de « messages » suffisamment significatifs et acceptables par les autres pour être le point de départ du message suivant mais aussi, pour garder le lexique goffmanien, de « sources d'expression », comme le style de l'action, ses modalités d'exécution, sa relation au contexte devenant des « sources d'impression » pour les autres interactants. C'est l'« expression corporelle » qui se trouve ainsi valorisée en tant que « gesticulation relativement consciente que l'individu accomplit avec tout son corps dans le but de donner des indications explicites » (Goffman, 1973 : II, 129). De manière plus microscopique, l'ethnographie peut aussi s'intéresser à la coordination et à la régulation des interrelations comportementales dans lesquelles des changements de position, d'orientation ou de place de la part d'un individu entraînent chez les autres des changements compensatoires. L'analyse de la « négociation comportementale » en train de se faire localement entre l'homme et le chien permet alors de repérer les modalités de l'accord ponctuel mais aussi de tester les limites de concepts interactionnistes même s'il importe de répondre à différentes questions. Jusqu'où est nécessaire le « tact » de l'un envers l'autre et réciproquement ? Quelles sont les contraintes de figuration de l'acteur humain en présence du chien ? L'homme construit-il un espace de coulisses par rapport au chien, lui permettant une latitude comportementale ? En cas d'écart de l'un ou de l'autre, quel est le degré de tolérance ? Y a-t-il un besoin de justification, sous quel mode, à moins qu'il n'y ait une suspension de celle-ci ?

Mais de fait, en tant qu'il est un actant subordonné et sans capacité critique dans le groupe familial, le chien est souvent en dehors de l'enjeu de la pertinence interactionnelle à l'intérieur de laquelle se situe l'être humain. Les règles du tact, de déférence et de bonne tenue que celui-ci maîtrise bien dans la mise en scène de la vie quotidienne avec les autres humains sont, lorsqu'il interagit avec le chien, le plus souvent mises entre parenthèses ou en pointillé. C'est en ce sens que le chien ne peut être un partenaire bon à observer pour la microsociologie inter-actionniste trop focalisée sur le face-à-face interhumain avec échange réciproque d'expressions et d'informations (Goffman, 1974).

Le don du chien

Dans cette perspective, la double caractérisation (asymétrie et particularité) est en fait capitale, un pôle n'allant jamais sans l'autre. Dans sa présence permanente, souvent passive et sans l'enjeu interactionnel classique, le chien est simplement « là », près de son compagnon humain, sans construire un face-à-face expressif. Ainsi, il ne peut pas être comparé aux objets valorisés par les théories de l'« action située », pertinents en tant qu'ils sont supports de manipulations et porteurs d'informations. Entre l'homme et le chien, c'est plutôt un corps-à-corps à géométrie variable dans une fidélité sans enjeu.

Si notre hypothèse théorique est bonne, l'apport de l'approche interactionnelle, même s'il est nécessaire, reste donc limité. Car il y a un détail, un résidu qui échappe nécessairement à une telle construction sociologique de l'objet, un reste qui n'est pas intégrable dans la focalisation vers ce qui est partagé et pertinent pour les

interactants. Car les interactions entre le chien et l'homme dans un même espace domestique sont de fait rares et de courte durée. Il advient ainsi que le chien est un actant dissymétrique, en tout cas neutre par rapport au régime d'action principale dans lequel l'humain est engagé : travailler, regarder la télévision, parler, faire la fête. Le chien est alors un être contingent dont la présence n'est pas significative par rapport à l'action principale, sans pour autant remettre en cause sa spécificité et son bon fonctionnement. « Le chien est là. » Et les humains le savent, se laissant à peine distraire par cette présence à laquelle c'est la spécificité contingente qui fait tout son sens. Dans cette présence « à côté », le chien n'est pas un actant qui fixe l'attention, qui agit sur le corps de l'autre. Il n'est qu'un repère en pointillé, placé à bonne distance des humains. A ce moment-là, en pleine contingence, cette présence, passive et silencieuse, effacée, presque oubliée, a d'autant plus de pertinence dans sa non-signification interactionnelle qu'elle peut, de manière imprévisible, surgir, solliciter un regard, un contact physique, exprimer une douleur, témoigner une affection d'emblée sincère, injecter l'idée (et le sentiment) qu'elle aime.

C'est bien à travers un paradoxe interactionnel que le chien est bon à observer. Il est présent comme un détail sans importance, et c'est en ce sens qu'il est important. Les relations entre lui et l'homme sont surtout ludiques ou parenthétiques, c'est-à-dire courtes et ponctuées par des phases de séparation ou de retrouvailles mais toujours secondaires. Le chien constitue une présence importante en tant qu'il appartient au brouhaha quotidien mais en même temps parce qu'il est toujours, en tant que simple contingence, potentiellement générateur d'une épreuve lorsqu'il souffre ou qu'il meurt. D'emblée, celle-ci sera recadrée dans un rapport distancié permettant par exemple de remplacer le chien mort.

Le chien imposerait ainsi une présence stratifiée, composée d'au moins deux couches de sens : l'une par laquelle il manifeste ce qu'il est capable de faire et de faire faire aux humains, l'autre, enchâssant la première, par laquelle il reste un mammifère carnivore à quatre pattes domestiqué par l'homme. Le chien est enjeu parce qu'il n'a pas vraiment d'enjeu. Sauf en cas d'épreuves rares et ponctuelles, le chien existe auprès de l'homme sur le mode de la contingence affective. En ce sens, il ne peut être, pour l'homme, un substitut de l'humain. Il installe plutôt un autre type, complémentaire, de lien dont on a repéré les effets positifs : enfants dans la famille, handicapés dans une institution psychiatrique ou personnes âgées dans une maison de retraite. La présence du chien génère calme, sérénité, détente et, pourrions-nous ajouter, humanité. Catalyseur social, il peut développer la capacité d'expressions affectives. Recommandé en cas de problèmes cardiovasculaires, l'animal porte une telle efficacité que parce qu'il favorise un rapport affectif sans absorbement. Le chien constitue une sorte de « bruit » permanent, une présence modalisatrice qui aime et qu'on aime. C'est comme si le chien, en tant qu'animal domestiqué et à ce titre, introduisait ou réintroduisait localement un signe d'humanité.

C'est à partir de ces caractéristiques que la présence du chien se pose comme un « don » aux hommes. Avec le chien : pas d'actes ou de désirs stratégiques, pas d'attentes en retour, pas de riposte après une offense mais plutôt une disposition immédiate à pardonner. Pour l'homme, le chien est un don non seulement parce qu'il semble exprimer de l'amour mais surtout parce qu'il permet, sur fond de cet attachement particulier, d'être oublié tout en étant là⁶. Il instaure ainsi une sorte de régime de paix sans réciprocité, tout en maintenant un enjeu affectif particularisé⁷. Cf. L. Boltanski (1990).

Pour l'homme qui a toujours privilégié et continue à privilégier des liens avec des entités non humaines, le chien est vraiment un être spécifique. Il est sans doute, parmi les actants qui font sens, c'est-à-dire qui aiment, souffrent, se font aimer, suscitent du chagrin, celui qui peut aller le plus loin dans la contingence et l'effet de non-pertinence. Dans le rapport qu'entretiennent l'homme et le chien, la marge d'oscillation entre le sens et la contingence est grande, l'équilibre entre les deux est bien proportionné, alors qu'elle est beaucoup plus réduite et en équilibre plus tendu pour les humains entre eux. D'une certaine façon, le chien exemplifie ce qu'est le mode mineur de la réalité, c'est-à-dire la capacité humaine à modaliser les actions en y injectant et en tolérant la présence d'éléments non

pertinents : par exemple, de l'inattention cognitive ou des gestes secondaires, contingents à la situation (Piette, 1996).

Cette modalisation en mineur des séquences d'action crée une sorte d'intervalle, une marge entre l'acteur et lui-même, entre l'acteur et les autres, d'emblée située en deçà de l'incertitude et des écarts qui seraient à résorber. Elle s'apparente à la réflexivité diffuse par laquelle l'homme est en même temps ici et ailleurs. Comme si dans l'interaction se créait ainsi du jeu analogue à celui causé par des vis mal ajustées dans une mécanique. A faire remarquer ces détails comportementaux qui attestent la constante distraction des humains, on suscite cette réaction : « C'est sans importance, c'est humain. » Selon cette perspective, le chien constituerait une sorte d'extériorisation de cette part résiduelle inhérente à l'interaction et aux comportements des humains. Cette extériorisation autonome du chien par rapport à l'homme (plus que toute autre caractéristique) conférerait à l'animal un effet d'humanité.

Dans *Le petit Robert*, « humanité » désigne le « caractère d'une personne en qui se réalise pleinement la nature humaine ». Ainsi le chien crée, par sa présence situationnelle, concrétise et cristallise l'intervalle de jeu qui se pose, comme un certificat ou un rappel d'humanité, dans l'accomplissement concret des interactions. Mais l'animal réalise cet effet, en tant qu'il est lui-même maîtrisé par l'homme. Ainsi que les manuels de dressage l'indiquent, le dressage du chien est une désensibilisation progressive aux diverses sources environnementales, comme si le chien n'avait pas la capacité de se concentrer sur un objet, une personne, une activité et en même temps de tolérer la présence en pointillé d'un autre être ou objet dont la caractéristique serait précisément d'être contingent. Ce qui confirme l'asymétrie relationnelle entre d'une part, le chien attentif mais exclusif dans son engagement, incapable de cadrer une situation et de la modaliser par une extériorité contingente et d'autre part, l'homme capable de diriger son attention vers l'enjeu collectif et significatif d'une action mais aussi et en même temps de garder, en lui, autour de lui, en pointillé un ensemble non pertinent de diverses contingences résiduelles... dont le chien.

Bibliographie

- Barbichon G. « Les chiens meurent aussi », *Panoramiques*, 31, 4, 1997.
- Boltanski L. *L'amour et la justice comme compétences*. Paris, Métailié, 1990.
- Bouissac P. « Perspectives ethnozoologiques : le statut symbolique de l'animal au cirque et au zoo », *Ethnologie française*, II, 3-4, 1972.
- Bouvier P. *La socio-anthropologie*. Paris, Armand Colin, 2000.
- Callon M. « Introduction », in M. Callon (dir.), *La science et ses réseaux*. Paris, La Découverte, 1989.
- Chevallier D. *L'homme, le porc, l'abeille et le chien. La relation homme-animal dans le Haut-Diois*. Paris, Institut d'ethnologie, 1987.
- Conein B. « L'action avec les objets. Un autre visage de l'action située », *Raisons pratiques*, 8, 1997.
- Descola P. « Des proies bienveillantes. Le traitement du gibier dans la chasse amazonienne », in F. Héritier (dir.), *De la violence (II)*. Paris, Odile Jacob, 1999.
- Despret V. *Naissance d'une théorie éthologique. La danse du cratérope écaillé*. Le Plessis-Robinson, Synthélabo, 1996.
- Digard J.-P. *L'homme et les animaux domestiques. Anthropologie d'une passion*. Paris, Fayard, 1990.
- Digard J.-P. *Les Français et leurs animaux*. Paris, Fayard, 1999.
- Fatio A. *Manuel pratique d'éducation et de dressage du chien*. Lausanne, Payot, 1998.
- Franklin A. *Animals and Modernity. A Sociology of Human-Animal Relations in Modernity*. Londres, Sage, 1999.
- Goffman E. *La mise en scène de la vie quotidienne*. Paris, Minuit, 1973.
- Goffman E. *Les rites d'interaction*. Paris, Minuit, 1974.
- Héran F. « Comme chiens et chats. Structures et genèse d'un conflit culturel », *Ethnologie française*, XVIII, 4, 1988.
- Latour B. *La science en action*. Paris, La Découverte, 1989.
- Lenclud G. « Et si un lion pouvait parler. Enquête sur l'esprit animal », *Terrain*, 34, 2000.
- Lestel D. *L'animalité*. Paris, Hatier, 1996.
- Lestel D. *Les origines animales de la culture*. Paris, Flammarion, 2001.
- Lévi-Strauss C. *La pensée sauvage*. Paris, Plon, 1962.
- Lizet B. *La bête noire. A la recherche du cheval parfait*. Paris, Editions de la MSH, 1989.
- Lorenz K. *Tous les chiens, tous les chats*. Paris, Flammarion, 1970.

Lorenz K. Il parlait avec les mammifères, les oiseaux et les poissons. Paris, Flammarion, 1976.
Marshall T. E. La vie secrète des chiens : une anthropologue en pays canin. Paris, Laffont, 1995.
Piette A. Le mode mineur de la réalité. Paradoxes et photographies en anthropologie. Louvain, Peeters. 1992.
Piette A. Ethnographie de l'action. L'observation des détails. Paris, Métailié, 1996.
Piette A. La religion de près. L'activité religieuse en train de se faire. Paris, Métailié, 1999.
Ruwet J.-C. Ethologie : biologie du comportement. Bruxelles, Mardaga, 1975.
Serpell J. In the Company of Animals. New York, Blackwell, 1986.
Serpell J (dir.). The Domestic Dog. Its Evolution, Behaviour and Interactions with People. Cambridge, Cambridge University Press, 1995.
Sperber D. « Pourquoi les animaux parfaits, les hybrides et les monstres sont-ils bons à penser symboliquement », L'Homme, XV, 2, 1975.
Strum S. Presque humains. Voyage chez les babouins. Paris, Eshel, 1990.
Vialles N. Le sang et la chair. Paris, Editions de la MSH, 1987.
Yonnet P. Jeux, modes et masses. Paris, Gallimard, 1985.

Notes

1 Cf. par exemple, K. Lorenz (1970 et 1976) et J. Serpell (1995).

2 Dans ce type d'approche, les travaux sont relativement nombreux : par exemple, en France, J.-P. Digard (1990 et 1999), B. Lizet (1989), N. Vialles (1987).

3 A ce sujet, cf. C. Lévi-Strauss (1962 : 270-286) ou D. Sperber (1975).

4 Les animaux domestiques, dans leurs propres relations intraspécifiques, manifestent des rapports de sociabilité mais aussi des rapports hiérarchiques qui sont d'autant plus facilement transposables avec ce qui prévaut chez les hommes.

5 Cf., par exemple, A. Fatio (1998).

6 Cf. L. Boltanski (1990).

7 Etudiant selon une autre perspective théorique les rapports entre les hommes et les animaux en Amazonie, P. Descola dégage trois systèmes de relations : la réciprocité impliquant une contrepartie à la perte d'une vie animale, la pré-dation ne supposant aucune réciprocité venant des hommes et le don signifiant « que les animaux offrent leur vie aux humains de manière délibérée et sans rien attendre en retour » (Descola, 1999 : 39).